

Histoire du monde indien

M. Gérard FUSSMAN, professeur

Cours : *Procédés littéraires et conceptions religieuses dans le Lalitavistara.*

L'explication détaillée des premiers chapitres du LV s'est poursuivie en 1990-1991. Les principes méthodologiques sont ceux exposés l'an dernier (*Annuaire du Collège de France 1989-1990*, 624-625). Le nombre restreint de leçons et la nécessité d'expliquer tous les détails du texte font que seuls les chapitres 4 (*dharmālokamukhaparivartaḥ*, « chapitre sur «les conditions» d'entrée dans la lumière de la doctrine ») et 5 (*pracalaparivartaḥ*, « chapitre sur le départ «pour l'incarnation» ») ont pu être étudiés cette année.

Le noyau du chapitre 4 est constitué par l'énumération des 108 *dharmāloka-**mukha*, qualités que le bodhisattva doit avoir pratiquées au plus haut degré avant de devenir un Buddha. Il s'agit d'une série de phrases stéréotypées bâties sur le même modèle : *śraddhā dharmālokamukham abhedyāsayatāyai samvartate*, « la foi est une condition nécessaire à l'entrée dans la lumière de la loi afin que l'intention «du futur Buddha» soit inébranlable » (31, 12). La liste est répétitive. Beaucoup de termes sont obscurs et trouvent leur explication dans l'*Abhidharmakośa* seulement. Il ne s'agit pourtant pas d'un hors-d'œuvre : cette énumération scolastique est nécessaire dans un ouvrage où l'histoire de la dernière existence du futur Buddha est contée à fins d'enseignement et d'édification des moines et laïcs. Sa longueur, le nombre des *dharmālokamukha* ($3^3 \times 4 = 108$) s'expliquent par les goûts littéraires du temps. Le choix des termes et leur enchaînement ne répondent pas à des considérations logiques mais à une amplification par synonymie combinée à des associations d'idées où l'allitération joue un rôle considérable (par exemple la série *śraddhā, prasādaḥ, pramodyam, prītir* de 31, 12-15). L'allitération et l'à-peu-près étymologique jouent aussi un rôle non négligeable dans l'explication qui est donnée de la nécessité (ou des résultats) de chacune de ces vertus : *dhāraṇīpratilambho... sarvabuddhabhāṣitādhāraṇatāyai* (35,18) etc. Ces allitérations impliquent parfois sinon un original moyen-indien, du moins une

prononciation moyen-indienne ou dialectale du sanskrit : *śamathasambhāro... tathāgatasamādhipratilambhāya* (35, 14).

On trouve dans l'introduction qui précède l'énumération de ces 108 vertus des termes techniques (ainsi *dharmānumṛticaryānuśāsanīm... dharmasṛavanam*, 29, 18-19) dont l'utilisation implique que le rédacteur de ce passage était lui aussi expert en scolastique. Comme la liste des 108 *dharmālokamukha* est spécifique au LV, on a ainsi toutes raisons de penser qu'introduction et liste sont de la même main. Or l'introduction contient des éléments de merveilleux dont la présence étonnera seulement ceux des bouddhologues qui croient encore que philosophie et merveilleux, scolastique et croyance aux miracles sont des termes antinomiques. C'est ainsi que comme dans la grotte de Karla, dieux et *apsarās* assistent ensemble au prêche (représenté à Karla par le *stūpa* monolithe) (30,1) et que celui-ci est précédé par la création magique d'un gigantesque mandala couvrant l'univers comme on en voit sur les peintures d'Asie centrale (30, 3). Tout ceci moins pour l'émerveillement des auditeurs que pour leur édification (*śmaśānasamjñām utpādayām āsuh*, 30, 6).

L'emploi du mot *parivarte* en 36, 6 semble indiquer que ce chapitre se terminait originellement en 36, 5. La suite a effectivement peu de rapport de style ou de contenu avec ce qui précède. C'est un morceau indépendant dont l'essentiel (les *gāthā* qui terminent le chapitre) est constitué par un prêche dont le détail n'est pas toujours facile à comprendre. Mais le sens du discours est clair car il s'agit de thèmes et de clichés récurrents dans la prédication bouddhique (exaltation de la bonne conduite, du détachement des choses, du don, etc.). L'interprétation linguistique de ce passage manifestement corrompu et qui présente des formes spécifiques au LV n'est pas chose aisée.

Le chapitre 5 présente en sanskrit relativement simple (même lorsqu'il est hybride) les événements qui précèdent l'incarnation du futur Buddha : départ du ciel des dieux Tuṣita, miracles, préparatifs à Kapilavastu etc. On notera le peu d'importance donné à l'intronisation de Maitreya comme successeur du Buddha dans le ciel des Tuṣita et Buddha à venir (39, 2-5) alors que Maitreya est souvent représenté dans la sculpture ; la suite d'interrogations rhétoriques sur l'apparence que doit revêtir le futur Buddha au moment de descendre (*avakrānti*) dans le sein de sa mère ; l'impossibilité d'expliquer à l'intérieur du bouddhisme le fait que cette apparence soit celle d'un éléphant doré à six défenses (39, 6-19) ; les prodiges obligés annonçant l'événement et les vœux de pureté et d'abstinence de Māyā (en très mauvais sanskrit). Le long passage consacré à Māyā n'a pas pour but de montrer que le futur Buddha n'est pas le fruit d'une union sexuelle : cela a déjà été dit et répété dans le LV. C'est un modèle de conduite proposé aux femmes laïques, modèle dont la littérature bouddhique offre peu d'exemples mais qui est aujourd'hui encore suivi par les épouses jainas.

La fin du chapitre (52,21-54) est un éloge classique des vertus du Buddha qui nous rappelle que le LV n'est pas une histoire, pas même une histoire légendaire, mais d'abord un ouvrage d'édification et de prédication.

Bien que l'explication du LV soit loin d'être terminée, elle ne sera pas poursuivie en 1991-1992 : continuer le commentaire de la même façon serait répétitif. De nombreux détails du texte en seraient sans doute éclaircis, mais les principes d'explication resteraient les mêmes. La publication du cours n'est pas non plus envisagée pour l'instant car elle nécessiterait une très considérable remise en forme.

Cours européen : *Recent discoveries along the Gilgit Road.*

Le Professeur a donné les 3 et 6 décembre 1990 quatre leçons sur ce sujet à l'Institut für Indologie de l'Université de Vienne (1. *Conquests, trade roads, cultural and political connexions* ; 2. *Gilgit and the early Buddhist art of Kashmir*).

Séminaire : *Villes indiennes, prolégomènes.*

Le séminaire de cette année, bien que non destiné aux membres de l'URA 1424, avait pour ambition d'expliciter les bases méthodologiques de l'étude de terrain entreprise par cette URA sur une ville du nord de l'Inde, Chanderi au Madhya Pradesh. J'ai commencé par revenir sur l'image traditionnelle de l'Inde, pays de villages, que l'idéologie gandhienne a en grande partie reprise de l'historiographie coloniale britannique. Il ne s'agit pas d'en nier l'exactitude : en 1981, 80 % de la population indienne vivait encore dans des agglomérations de moins de 20.000 habitants (ce qui en Europe ne signifierait pas : dans des villages) ; les agglomérations urbaines sont très éloignées les unes des autres et l'attachement des Indiens des villes à leur village de naissance ou d'origine même lointaine est un fait avéré. Mais l'image de l'Inde, pays de villages, vient aussi de l'inadéquation entre la notion européenne de la ville et la réalité indienne. Les différences essentielles sont politiques, la ville et la campagne indiennes ne s'administrant pas du tout comme en Europe, à aucun moment de leur histoire apparemment, et morphologiques : la fortification n'est en Inde un critère d'urbanisation que pour certaines villes et le bazar-étape ou le marché temporaire n'ont que peu d'équivalents en Europe. En réalité, du 3^e millénaire à nos jours, de Mohenjo-Daro à Pāṭaliputra et Calcutta, l'Inde a connu des agglomérations urbaines dont la taille n'avait guère d'équivalent ailleurs dans le monde. Elles ont été le siège du pouvoir politique, le moteur du développement économique et le support de l'activité culturelle (ce qui ne signifie pas que l'Inde des campagnes soit nécessairement, comme trop souvent dit, celle de la stagnation et de l'immobilisme).

La nécessité de rééquilibrer notre vision de l'histoire et des paysages indiens a abouti à un développement des études dites urbaines, fort récent puisqu'il date d'une vingtaine d'années au plus. Ce type d'études devient à la mode maintenant même en France. Le vocable d'études urbaines recouvre en fait des réalités très différentes comme le montra une étude exhaustive de la bibliographie des vingt dernières années. Au pire, on entend par études urbaines l'étude des phénomènes qui se produisent dans des villes (administration municipale, commerce, industrie, etc.) sans se demander s'ils sont spécifiquement et nécessairement urbains ni prendre en compte la morphologie, la composition sociale, les rapports avec les villes et campagnes avoisinantes. Ce dernier reproche ne peut à l'évidence viser les études de géographie, fort marquées par la géographie américaine (disposition dans l'espace des réseaux de villes, zoning etc.), mais qui prennent rarement en compte la morphologie des sites et des habitats ou l'histoire culturelle du peuplement.

Préhistoriens et historiens de l'Inde ancienne ont fait ces dernières années un grand usage de la notion d'urbanisation, de celles de réseaux et de zoning, mais l'inexistence ou l'insuffisance des données politiques ou morphologiques les contraint trop souvent à considérer l'urbanisation comme un phénomène abstrait de concentration démographique repérable sur le terrain par la plus ou moins grande surface de vestiges à fouiller ou la plus ou moins grande quantité de tessons visibles en surface.

Le type d'étude le plus novateur est celui introduit après 1970 par des architectes allemands (J. Pieper, N. Gütschow), parfois bien épaulés par des philologues de qualité (B. Kölver). Ils ont insisté sur la structuration rituelle de certains espaces urbains indiens en utilisant de superbes relevés de terrain et des enquêtes sociologiques plus ou moins poussées. Les épigones atteignent rarement à cette qualité et se contentent souvent de plaquer des schémas d'explication préconçus sur la réalité urbaine sans voir que le plus intéressant est le décalage entre la réalité cartographiable et la perception qu'en ont les habitants, et que cette perception peut varier selon le moment choisi et la catégorie sociale interrogée.

La conclusion de cette étude de la littérature consacrée aux villes indiennes est que toute étude de ce type doit être multiple, c'est-à-dire se refuser à dissocier les divers aspects d'une même réalité ou à privilégier un seul d'entre eux (voir Jean-Claude Maire Vigueur, introduction du colloque *D'une ville à l'autre : structures matérielles et organisation de l'espace dans les villes européennes (XIII^e-XVI^e siècle*, Ecole Française de Rome, 1989). Ces aspects divers doivent être étudiés selon des méthodologies et points de vue complémentaires parce que différents, ce qui suppose la constitution d'une équipe pluridisciplinaire dont les études soient combinées et pas seulement juxtaposées. Le dessin (cartes, plans, graphiques, schémas) est un des outils les plus efficaces de cette recherche et l'un des moyens privilégiés de sa publication.

Le déficit d'information résultant d'approches partielles (parfois obligées) a été mis en évidence à propos de Pāṭaliputra et de Taxila. L'étude de Taxila reprenait la communication, toujours en instance de publication, que j'avais faite à Washington en 1987 (National Gallery of Art, *Urban form and meaning in South Asia*, colloque organisé par le Prof. D. Meth-Srinivasan), augmentée de la bibliographie la plus récente. L'accent a été mis sur le caractère largement hypothétique de toutes les reconstructions et surtout sur leur peu de valeur informative : connaître le tracé des fortifications d'une ville, et même leur âge, ne nous apprend pas grand chose sur elle. Il ne s'agit pas en l'occurrence de faire preuve de scepticisme, ou de nier les progrès accomplis grâce à l'exploration archéologique et à l'étude des textes, mais de mettre en garde contre les grandes fresques historiques, les conclusions généralisantes ou les comparaisons superficielles, non pour refuser l'histoire-roman (que nous pratiquons tous à des degrés divers) mais pour que nous soyons bien conscients de la nécessaire part de romanesque et de préconçu que comportent toujours nos reconstructions de l'histoire d'un site.

La fin du séminaire a été consacrée à l'étude d'une inscription récemment découverte à Mathura. Monsieur O. Bopearachchi m'en avait signalé l'existence et j'ai pu ainsi aller examiner la pierre lors de mon passage à Mathura en février 1991. Le conservateur du Musée de Mathura, Madame Pushpa Thakurel, a bien voulu me permettre de l'étudier sur place, m'a donné le texte de la communication qu'elle avait préparée à ce sujet pour l'*Indian Museum Bulletin* (Calcutta) et sa transcription de l'inscription, ainsi qu'une très belle photographie du texte. L'inscription a été trouvée en 1988 dans le village de Maghera, à 17 km de Mathura, au cours de labours, ce qui garantit son authenticité (chose bien utile en ces temps où les faux de bonne qualité abondent). Elle est gravée sur trois lignes sur l'une des faces d'une margelle de puits. La margelle de puits est brisée en son milieu, mais l'inscription, bien qu'aujourd'hui en deux morceaux, est absolument intacte. Elle ne présente aucune difficulté de lecture, sauf celles spécifiques à la brāhmī (ressemblance entre *i* et *ī*, incertitudes sur la présence ou l'absence d'un *ā*, etc.).

- 1 *Yavana-rajyasya ṣoḍaś-uttare varṣa-śate 100+10+6 hemata-māse 4 divasa 30 etāye purvāye*
 - 2 *brāhmaṇasya maitreya-sagotrasya Ghoṣadatta-putrasya sarthavāhasya Vairabalasya mātu Rahogaṇaiya udapānā*
 - 3 *puṣkiriṇī sahā putreṇa Vairabalena vadhūye Bhāguriye pautrehi ca Śuradatena Ṛṣabhadevena Viradattena ca puṇyaṃ vardhatu*
- « [1] En l'an cent seizième 116 du royaume Grec, au 4^e mois d'hiver, au 30^e jour, à cet instant
- [2] Rāhogaṇā, mère du brahmane Vairabala, fils de Ghoṣadatta, qui appartient au *gotra* Mitrāyu et exerce le métier de chef de caravane, «a construit» ce puits-

- [3] étang. Elle associe «à ce geste» son fils Vairabala, l'épouse de celui-ci Bhāgūrī, ses petits-fils Śuradatta, Ṛṣabhadeva et Vīradatta. Que le mérite «qui résulte de cet acte» croisse ! »

La présence du mot *puṇyam* implique que le creusement du puits-étang, c'est-à-dire d'un étang à baignade et irrigation combiné avec une prise d'eau à boire, a valeur religieuse. Mais le contexte pas plus que l'onomastique ne permet de savoir si la donatrice est bouddhiste ou jaina. Il est possible que, veuve du brahmane Ghoṣadatta, elle soit tout simplement hindoue. La cérémonie commémorée s'est en tout cas déroulée lors d'une fête qui n'a rien de bouddhique ou de jaina : le trentième jour de Phālguna, probablement à l'occasion de la cérémonie de *cāturmāsya* dite *holī*.

La date est assurée par la paléographie et l'absence de référence aux kṣatrapa Rajuvala ou Śoḍāsa : l'inscription date du I^{er} siècle avant n.è. Elle atteste pour la première fois de façon certaine la présence, par ailleurs depuis longtemps inférée avec de bons arguments, d'Indo-grecs à Mathura. Elle ne contient pas d'indications permettant de calculer le point de départ de l'ère yavana dont elle nous révèle l'existence. L'ère d'Eucratide de c. 172 conviendrait (ce qui daterait l'inscription de 56 avant n.è, à un moment où l'ère vikrama fondée par Azès I dans le nord-ouest n'avait pas encore atteint Mathura). L'ère bactrienne de c. 155, dont l'existence n'a cependant jamais été prouvée, donnerait 39 avant n.è. ce qui est paléographiquement et historiquement acceptable. Sur ces problèmes de chronologie, voir G. Fussman, « Nouvelles inscriptions śaka : ère d'Eucratide, ère d'Azès, ère vikrama, ère de Kaniška », *BEFEO* LXVII, 1980, 30-43.

On notera que les ères indiennes portent normalement le nom du souverain qui les ont fondées, ou dont elles continuent les années régnales. Lorsqu'elles portent un nom ethnique (śaka, par exemple), c'est que le nom du fondateur a été oublié. C'est probablement ici le cas. L'inscription nouvellement découverte n'implique pas en effet que les souverains indo-grecs aient continué à contrôler Mathura au premier siècle avant n.è. Elle signifie seulement que l'ère qu'ils y avaient introduite s'y est perpétuée comme moyen calendaire commode jusqu'à l'arrivée des kṣatrapa.

On notera aussi que cette inscription est la plus ancienne inscription sanskrite connue, même s'il s'agit ici d'une variété très sanskritisante de sanskrit hybride. A l'usage de ceux qui croient à la pureté maintenue des *varṇa*, je soulignerai aussi que le brahmane Vairabala porte un nom *śaiva* ou kṣatriya, et qu'il ne rougit pas d'être chef de caravane.

Je ne sais pas encore si je donnerai une publication plus détaillée de ce texte capital à bien des égards.

PROFESSEURS ÉTRANGERS INVITÉS

Monsieur Sheldon POLLOCK, Professeur à l'Université de Chicago, a donné du 6 au 27 mars 1991 quatre leçons sur le thème « Sanskrit et Histoire » : 1 *The language of the Gods in the world of Men : towards a historical sociology of Sanskrit*. 2 *The denial of history revisited : the foe in the Rāmāyaṇa*. 3 *Pre-colonial colonialism : domination in traditional India*. 4 *Ex Oriente nox : indology in the Nazi state*.

Madame Romila THAPAR, Professeur à l'Université Nehru de Delhi, a donné le mercredi 5 juin 1991 une conférence sur le thème : « The historian and the epic : the Rāmāyaṇa tradition in India ».

MAÎTRE DE CONFÉRENCES ASSOCIÉ

Monsieur Giovanni VERARDI, Professeur à l'Université de Naples, membre de l'IsMEO, directeur des fouilles italiennes du Népal, a exercé les fonctions de maître de conférences associé pendant l'année 1990-1991. Il a pu achever la rédaction de son rapport de fouilles définitif. Il a donné lors de la séance archéologique annuelle de la Société Asiatique, le samedi 15 juin 1991, une conférence sur les dernières campagnes de fouilles italiennes au Népal.

PUBLICATIONS

« Un masque de Shiva provenant du Gandhara », *Revue de la Bibliothèque Nationale*, n° 37, automne 1990, 42-47 (voir *Annuaire du Collège de France 1989-1990*, 627-628).

« Central and Provincial Administration in Ancient India : The Problem of the Mauryan Empire », *Indian Historical Review*, vol. XIV, July 1987-January 1988 (paru en décembre 1990), 43-72 (traduction d'un article paru dans *Annales ESC* 1982).

MISSIONS ET AUTRES ACTIVITÉS

— Mission en Inde du 27 janvier au 28 février 1991 (Calcutta, Gwalior, Jhansi, Datia, Orccha, Tikamgarh, Chanderi) pour mettre en œuvre sur le

terrain le projet de recherches urbaines commun à l'Université Nehru de Delhi et à l'URA D 1424 (étude pluridisciplinaire de Chanderi, au Madhya Pradesh, *infra*).

CONFÉRENCES ET COMMUNICATIONS

— « L'origine des écritures indiennes », Université de Freiburg-im-Brisgau, Sonderforschungsbereich 321 « Übergänge und Spannungsfelder zwischen Mündlichkeit und Schriftlichkeit », 30 octobre 1990.

— « A new chronology for the early buddhist art of Kashmir », Université de Vienne, Institut für Tibetologie und Buddhismuskunde, 5 décembre 1990.

— « Nouveaux documents pour servir à la datation de l'art du Gandhara », Colloquium on Gandharan Art, Calcutta, Indian Museum, 1^{er} février 1991.

— « Shiva in Gandhara », Delhi, India International Centre, 6 février 1991.

— « Shiva in Gandhara », Delhi, Institute for the History of Art, National Museum, 25 février 1991.

— « L'implantation du bouddhisme au Gandhara », communication au colloque franco-japonais sur l'adaptation du bouddhisme aux cultures locales, Collège de France, Paris, 24 septembre 1991.

U.R.A. C.N.R.S. 1424

L'unité de recherches associée Collège de France-CNRS URA 1424, « Langue, culture et société dans le sous-continent indien » existe depuis le 1^{er} janvier 1990. Pour sa composition voir l'*Annuaire du Collège de France 1989-1990*, p. 630. Elle donne aux chercheurs qui en font partie les moyens de poursuivre leurs programmes de recherches personnels et les regroupe en outre autour de deux projets de recherches réellement collectifs.

Le premier de ces programmes porte sur l'étude pluridisciplinaire et diachronique de la ville de Chanderi, au Madhya Pradesh. Il se déroule en étroite collaboration avec l'Agence d'urbanisme pour l'agglomération strasbourgeoise (aide technique), le Centre de Sciences Humaines de Delhi (aide logistique en Inde) et avec l'Université Nehru de Delhi dont deux professeurs au moins (Prof. K. L. Sharma et Prof. Muzaffar Alam) participent directement à la recherche sur le terrain. Une mission collective, partiellement financée par la Direction des Relations Culturelles du Ministère des Affaires Étrangères, a permis de réunir sur le terrain, en février 1991, chercheurs indiens et français. Cette mission a permis de définir les principaux objectifs

de la recherche, d'en mettre au point les étapes et de définir la tâche de chacun. Deux fonds de documentation sont en voie de constitution, l'un sur Chandéri, l'autre sur les plans de villes indiennes. Ce deuxième fonds, dont les premières acquisitions ont été rendues possibles par l'octroi d'une subvention spéciale de la Direction de la Recherche, est accessible à tous les chercheurs intéressés par l'intermédiaire de l'Institut de Civilisation Indienne du Collège de France qui le gère.

Le second de ces programmes porte sur l'hindouisme médiéval et contemporain et prend la suite des programmes de recherches de l'ex-ER 249 (M. Padoux). Les chercheurs qui collaborent à cette recherche ont décidé de l'orienter sur la notion de secte dans l'hindouisme.

La réalisation des divers programmes de recherches et la philosophie de notre politique de coopération avec les pays du sous-continent indien impliquent l'existence de coopérations institutionnelles effectives avec des organismes de recherche de ces pays. L'URA 1424 est désormais liée par des accords de coopération avec l'Université Nehru de Delhi et le Lok Virsa d'Islamabad. La coopération avec les autres pays a été renforcée par la présence à Paris de M. Alexis Sanderson (Oxford), directeur d'études associé à l'EPHE, V^e section, en 1991 et membre de l'URA 1424 (programme hindouisme) ; celle de M. G. Verardi, maître de conférences au Collège de France en 1990-1991 (*supra*) ; celles de Madame R. Thapar (invitée du Collège de France) et des Professeurs Dilbagh Singh et Trivedi (Université Nehru, venus grâce à l'accord d'échanges MSH-UGC) ; la conclusion d'un accord de coopération entre l'UPR 315 (M. H.P. Francfort), l'URA 1424 et la *Forschungstelle für Felsbilder und Inschriften am Karakorum Highway* de Heidelberg (Prof. Hauptmann et Jettmar) et le colloque franco-japonais de septembre 1991 (*infra*) auquel participaient quatre chercheurs de l'URA, dont M. Nakatani, professeur à l'Université de Kobé, membre de l'URA 1424 et l'un des organisateurs japonais du colloque.

L'équipe a participé à la réalisation de deux rencontres internationales : rencontre entre l'UPR 315, l'URA 1424 et la *Forschungstelle für Felsbilder und Inschriften am Karakorum Highway* de l'Académie de Heidelberg les 3, 4 et 5 juin 1991 au Collège de France, à Paris (organisateurs : MM. Francfort et Fussman) ; colloque franco-japonais consacré à l'adaptation du bouddhisme aux cultures locales, tenu au Collège de France, à Paris, du 23 au 27 septembre 1991 (organisateurs : MM. Fussman et Schipper).